

Festival : la Mondiale de films et vidéos Les championnes

Denis Bélanger

Volume 11, Number 1, September–November 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34092ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, D. (1991). Festival : la Mondiale de films et vidéos : les championnes. *Ciné-Bulles*, 11(1), 24–25.

LE PALMARÈS 1991

COURT MÉTRAGE,
FORMAT 35 MM :
Night Cries - a Rural Tragedy
de Tracey Moffat
(Australie)

COURT MÉTRAGE,
FORMAT 16 MM ET VIDÉO :
Poussières
de Marie-Anne Thunissen
(Belgique)

COURT MÉTRAGE,
« PREMIÈRE ŒUVRE » :
Prowling by Night
(Cinq minutes féministes)
de Gwendolyn
(Ontario)

PRIX SPÉCIAL DU JURY :
Carnets de traversée,
quai ouest
de Johanne Charlebois
(France)

« La Mondiale de films et vidéos offre à l'amateur la chance de voir quelques très bonnes bandes. Mentionnons *Distant Voices* de Barbara Badessa, un regard poétique sur le murmure du million et quart d'immigrants qui hantent les hangars du port d'Halifax ; *Portrait of Keith Haring: Drawing the Line* d'Elizabeth Aubert, un documentaire sur cet artiste pop, décédé dernièrement, qui s'est attaqué avec brio à l'élitisme de l'art new-yorkais, et l'excellente *Qui voit Ouessant?* de Séverine Vermersch, sur le cinéaste français Jean Epstein. »
(Daniel Carrière, *le Devoir*, 24 avril 1991)

Les championnes

par Denis Bélanger

Il y a plusieurs façons de diriger un festival de cinéma. On connaît l'arrogante, la nonchalante, la hautaine ; on peut choisir la bonne franquette, la *glamour*, opter pour la collaboration ou se retrancher dans une tour d'ivoire imperméable à la réalité et aux besoins du milieu. Montréal connaît toutes ces variantes, qui ont en commun toutefois un travail acharné et une grande passion du cinéma.

À part les visites d'autres festivals, le Festival des films du monde, les Journées du cinéma africain, qui y présentent quelques films de leur sélection montréalaise, la ville de Québec n'avait plus de festival de cinéma depuis l'arrêt des activités du Festival des filles des vues (F.F.V.) en 1988 après 11 éditions. Le trou qui s'était creusé depuis trois ans vient d'être comblé par la première édition de la Mondiale de films et vidéos, présentée du 17 au 27 avril 1991. Les directrices de l'événement, Nicole Bonenfant et Hélène Roy, deux anciennes du F.F.V., ont choisi la manière douce, la convivialité et l'amour du cinéma. « Nous croyons au pouvoir de la vidéo et du cinéma. Nous voulons mieux faire connaître la force créatrice des femmes. Nous sommes convaincues que la ville de Québec mérite une fête cinématographique de grande envergure » écrivent-elles dans leur catalogue. Et elles se sont accordé le titre de coordonnatrices, ce qui indique bien qu'un festival représente pour elles une façon de se mettre au service des créatrices, de faire entendre des voix essentielles et de montrer les images des femmes.

L'avènement de la Mondiale s'est relativement bien passé. On sait que l'hôtel-de-ville de Québec est maintenant dirigé par Jean-Paul Lallier, celui-là même qui avait signé, au moment où il dirigeait le ministère des Affaires culturelles, un rapport qui, s'il n'avait été remis par le gouvernement Bourassa, aurait doté le Québec d'une véritable politique culturelle, intelligente et ouverte. C'est grâce à la collaboration et à l'appui du nouveau maire de Québec que Mesdames Roy et Bonenfant ont pu créer la Mondiale.

Bref, la ville de Québec souhaitait la mise sur pied d'un événement cinématographique revenant à tous les deux ans, pour faire pendant à la Quinzaine internationale de théâtre. De leur côté, les subventionneurs souhaitaient que cet événement ne soit plus géré par une maison de production afin d'éviter toute confusion. Les directrices ont tiré profit de ces vœux et se sont également acquis la collaboration du Musée de la civilisation et du cinéma de répertoire le Clap, deux institutions dynamiques. Il ne leur restait alors qu'à se trouver un nom et à définir les paramètres du festival.

Le nom choisi fait preuve d'une bonne dose d'humour puisque le « Mondial » désigne les finales d'un sport qui semble jalousement réservé aux hommes. Ce choix reflète aussi l'ouverture que la nouvelle équipe entend donner à l'événement en présentant des films de tous les continents et idéalement de tous les pays. En inscrivant sur tout le matériel publicitaire en lettres beaucoup plus petites les mots « productions réalisées par des femmes », les coordonnatrices avouent avoir pensé au marketing. « Si un festival de films et vidéos d'hommes existait et s'annonçait comme tel, dit Hélène Roy, je crois que je me sentirais exclue. » « Et nous ne voulons surtout pas, continue Nicole Bonenfant, que les hommes se croient interdits de séjour chez nous, au contraire. » Elles racontent en riant que les organisatrices du festival de femmes de Créteil voudraient bien nolisier un avion et transporter les spectateurs de Québec à leur festival, d'où les hommes sont presque absents.

La première édition de la Mondiale visait haut en offrant un programme de plus de 120 productions, films et vidéos de fiction, documentaires, de court, de moyen et de long métrages, sélectionnées par les deux directrices en collaboration avec d'autres festivals. N'ayant à toute fin pratique aucune concurrence à Québec, elles peuvent se permettre de programmer des films qui ont été vus dans les festivals de Montréal et qui peuvent dater de deux ans. Leur seul critère était de rassembler le plus de pays possible afin de faire apparaître toute l'ampleur du regard des femmes ; elles ne rejettent jamais un document à cause de son sujet et se permettent le plaisir de suivre la carrière de certaines réalisatrices.

Ce vaste programme incluait trois hommages : à Aline Desjardins qui a fait avancer la cause des femmes du Québec avec son émission **Femme d'aujourd'hui**, à Delphine Seyrig, actrice convaincante et féministe convaincue, et enfin à

Festival : la Mondiale de films et vidéos



Nicole Bonenfant et Hélène Roy, coordonnatrices de la Mondiale de films et vidéos

deux pionnières du cinéma mondial, la française Alice Guy et la russe Olga Preobrajenskaia. Deux pays étaient également à l'honneur (ce qui continue la tradition du F.F.V.) : la Belgique et l'Inde. Il faut souligner, les directrices en sont fières à juste titre, que le Québec tenait une très bonne place dans la programmation avec plus de 40 documents, très courus par le public, dont les films d'ouverture, **The Company of Strangers** (Cynthia Scott, 1990) et de clôture **Des lumières dans la Grande Noirceur** (Sophie Bissonnette, 1990).

La Mondiale invitait également le public à participer à des ateliers, en fait des tables rondes, sur la scénarisation et sur le cinéma d'auteur, et à un forum sur la mise en marché du court métrage au cours duquel nos télévisions en ont pris pour leur rhume. Autre originalité, le jury était composé uniquement d'étudiants et d'étudiantes, dont deux venus de Belgique ; le dernier jour du festival, le jury se prêtait à l'exercice difficile d'expliquer publiquement ses critères et ses choix.

Toutes ces activités ont été nourries par la passion et l'enthousiasme des directrices et de leur équipe, composée uniquement de femmes, plus par hasard que par choix. Elles ont également eu recours à des bénévoles pendant la durée de la manifestation. À l'heure du bilan, Hélène Roy et Nicole Bonenfant se déclarent satisfaites de l'accueil des médias (les journaux de Montréal s'étaient déplacés pour la première fois), de la participation des réalisatrices, de l'appui des subventionneurs (sauf la SOGIC qui

ne semble pas encore saisir la différence entre la Mondiale et le F.F.V.), et du public qui a prouvé, avec une occupation à plus de 50 % des salles, qu'un véritable festival de cinéma était nécessaire à Québec et pouvait être organisé sur place pour répondre aux besoins des Québécois. Surtout, leur festival a eu dès le début une âme, un cœur. Cela est dû, selon elles, au fait que la plupart des activités étaient concentrées dans un lieu, la Bibliothèque Gabrielle-Roy, qui donnait à ce cœur la possibilité de battre.

Mais la salle de la Bibliothèque Gabrielle-Roy ne peut projeter de films en 35 mm. Les salles commerciales contactées hésitaient à s'engager avec la Mondiale parce qu'elles collaborent déjà avec le Festival des films du monde à l'automne. Autre problème de taille, l'écran du Clap ne permet pas l'utilisation du sous-titrage électronique. La Mondiale a donc eu recours à la traduction simultanée grâce à un fonds spécial de Téléfilm Canada. Une série de films a été présentée sans traduction, sans doublage, sans sous-titres et le public a boudé ces projections. Il faudrait en tirer des leçons, surtout que cette série ne venait ni de l'Australie ni de l'Inde mais bien de l'Office national du film du Canada.

La première édition de la Mondiale de films et vidéos faisait face à un défi de taille, prendre la relève d'un festival mort depuis trois ans, en se servant de ses acquis d'une part et en le faisant oublier d'autre part. L'opération a été menée avec poigne, imagination et passion par les deux directrices qui ont fait autre chose qu'un lifting et ont véritablement donné naissance à une nouvelle fête du cinéma. ■

« On peut surtout y voir deux installations vidéo qui valent à elles seules le déplacement.

« **Parcours entre ciel et fleuve**, l'installation de Chantal duPont, propose une réflexion sur le passé et le présent incertain du fleuve Saint-Laurent. Constituée d'une gigantesque carte de l'époque de la Neuve France occupant tout le plancher du centre en art actuel Le Lieu, le visiteur est appelé à circuler parmi huit pylônes au sommet desquels se trouvent autant d'écrans qui projettent le trajet de Montréal à Québec en avion ; la conception sonore de l'installation est signée Pierre Dostie.

« Joanna Kotkowska présente **Au doigt et à l'œil** à la Bibliothèque Gabrielle-Roy. L'installation, constituée de six écrans drapés d'un linceul pourpre, reprend fidèlement un détail du célèbre tableau de Rubens 'L'enlèvement des filles de Leucippe'. Commentaire remis à jour sur la rébellion du modèle face à la contrainte de la pose dictée par le Maître. L'installation interpelle tant par son esthétique précise, que par les moyens mis à contribution pour la démystifier. La bande sonore est constituée de commentaires du modèle faits au peintre en néerlandais, dont le ton, à défaut de la signification, nous laisse deviner la torture que le modèle a sans doute subie pour tenir sa pose. D'une intensité troublante, cette installation démontre la maîtrise croissante de Joanna Kotkowska. »
(Daniel Carrière, **le Devoir**, 24 avril 1991)